

L'autre, ou la vision de l'étranger dans les romans de François Guillaume Ducray-Duminil

Łukasz SZKOPIŃSKI
Uniwersytet Łódzki

Abstract.

The aim of the present paper is to create a general classification of the foreign characters appearing in the novels of François Guillaume Ducray-Duminil (1761-1819) as well as to analyse the various functions they fulfil in the writer's works. The first part of the article focuses on the difference between the protagonist's companions and the secondary characters, the latter category including those appearing on a one-time basis throughout the novels as well as the main characters of various framed stories. Afterwards, the roles they play in the texts are examined. Thanks to multiple foreign characters, Ducray-Duminil manages to resolve certain structural issues within his novels and he introduces a sense of exoticism into his writings. He sometimes also uses foreigners as an excuse to educate the reader about history, geography, art, etc., while hiding these moral and educational lessons underneath the much more appealing coat of mysteries and adventures.

Keywords: Ducray-Duminil; foreigners; characters; novel; French literature.

Resumen.

El objetivo del presente estudio es crear una clasificación general de los personajes extranjeros que aparecen en las novelas de François Guillaume Ducray-Duminil (1761-1819), así como analizar diversos papeles que juegan en las obras de dicho escritor. La primera parte del artículo se centra en la diferencia entre los compañeros del protagonista y en los personajes secundarios. Esta última categoría incluye a aquellos que aparecen de manera puntual a lo largo de las novelas, así como los personajes principales de varias historias enmarcadas. Posteriormente, se examinan los papeles que desempeñan en los textos. Gracias a múltiples personajes extranjeros, Ducray-Duminil logra resolver ciertos problemas estructurales de sus novelas e introduce un punto de exotismo en sus escritos. A veces, también los utiliza como excusa para educar al lector sobre la historia, la geografía, el arte, etc., disfrazando estas lecciones morales y educativas bajo una capa mucho más atractiva de misterios y aventuras.

Palabras clave: Ducray-Duminil; extranjeros; personajes; novela; literatura francesa.

François Guillaume Ducray-Duminil (1761-1819) compte sans doute parmi les phénomènes littéraires de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle. Journaliste, il fut le rédacteur des *Annonces, affiches et avis divers ou Journal général de France*, puis créa son propre journal : les *Petites Affiches de Paris* (publié jusqu'en 1811). Personnage extrêmement polyvalent, musicien, chansonnier et poète, Ducray-Duminil était avant tout un écrivain. Ses quinze romans et ses quelques recueils d'histoires et de contes lui ont valu une grande notoriété dans le domaine du roman populaire, un genre naissant dont il devrait être considéré comme l'un des précurseurs. Parmi ses ouvrages les plus connus, desquels ont été adaptés plusieurs mélodrames, on citera, à titre d'exemple : *Alexis, ou la Maisonnette dans les bois* (1789) ; *Victor, ou l'Enfant de la forêt* (an V/1797) et *Cœlina, ou l'Enfant du mystère* (an VII/1798). « [L]e voyage est sans doute l'une des

formes privilégiées du roman, largement exploitée au XVIII^e siècle »¹ : ce *topos* se retrouve fréquemment dans la création littéraire de Ducray-Duminil, particulièrement au niveau des personnages, dont beaucoup sont des étrangers. Dans la présente étude, on se propose d'établir une classification générale de ces personnages et d'analyser leur fonction au sein des romans en question. Étant donné la grande richesse de l'univers roman de Ducray-Duminil, il a fallu restreindre le corpus² aux cas les plus pertinents.

1. Typologie des étrangers chez Ducray-Duminil

1.1. *Compagnons du protagoniste*

Le premier groupe dont on fera ici l'étude se compose de deux compagnons du protagoniste : tous deux sont italiens, mais se distinguent moins par leur nationalité que par un trait de caractère qui leur est spécifique. Carlo Sciocco, ami fidèle d'Alexis, est obsédé par la prédestination : il estime ainsi qu'« [i]l n'y a point de hasard dans le monde, tout y arrive exprès. Il est dit que tel événement doit naître de tel autre, & toute la prudence humaine ne peut ni le prévoir, ni l'empêcher »³. À la fin de l'ouvrage, quand le narrateur renseigne le lecteur sur le devenir des personnages après le dénouement du roman, il nous informe que Carlo « devint tout-à-fait fou, le cher Italien ; à force de raisonner il perdit la raison »⁴. Quant au deuxième Italien, Bonnin, compagnon de Jacques et de Georgette, il a de vastes connaissances sur un grand nombre de sujets et s'en vante en toute occasion. De plus, il aime intervenir dans des discussions afin de prouver qu'il a raison et d'asseoir sa supériorité intellectuelle sur ses interlocuteurs.

1 PAGEAUX Daniel-Henri, « Voyages romanesques au siècle des Lumières », *Roman et théâtre au XVIII^e siècle*, vol. 1, n° 2, août 1968, p. 213.

2 Nous avons gardé l'orthographe et la ponctuation originelles de tous les passages cités.

3 DUCRAY-DUMINIL François Guillaume, *Alexis, ou la Maisonnette dans les bois*, vol. III, Bruxelles, B. Le Francq, 1789, p. 24.

4 *Ibid.*, vol. IV, p. 149.

Un personnage le décrit en ces termes :

Bonnin a de l'esprit, des talents et un bon cœur ; mais Bonnin me paraît avoir de l'amour-propre, des systèmes, et beaucoup d'imprudence dans sa conduite. Il possédait toutes les sciences, et ne se fixait à aucune ; il étudiait tout, entreprenait tout, sans chercher à se faire un sort, un état. Le goût des arts et l'orgueil d'être savant l'ont perdu. Il est aisé de deviner dans son récit, qu'il aimait à dominer sur tout le monde par son savoir, à faire taire, à contrarier ceux dont il avait besoin, et ce n'est pas-là le moyen de réussir dans la société ! Les hommes sont jaloux de leurs droits ; chacun veut être libre d'ouvrir un avis, de soutenir son sentiment et de le faire adopter. L'amour-propre choqué est le plus sensible de tous les affronts : on ne pardonne jamais à quelqu'un qui nous a contredit, qui nous a prouvé que nous n'avions pas le sens-commun. Les sots sont encore plus susceptibles sur cet article que les autres, et comme dans le monde il y a plus de sots que de gens d'esprit, il faut s'accommoder à la manie du général, savoir se donner quelques torts pour procurer à ses amis le plaisir d'avoir raison⁵.

Le narrateur reprend ce jugement à son compte dans le troisième volume du roman, lorsqu'il affirme :

[il] avait trop d'amour-propre, Bonnin, et c'était-là ce qui l'avait perdu. Il était auteur, et auteur instruit : aussi cherchait-il toutes les occasions de briller aux dépens des autres. C'est un faible, c'est un ridicule même, et les ridicules nous nuisent plus dans ce siècle-ci que les vices !⁶.

Il faut souligner cependant les nombreuses qualités de Carlo et de Bonnin, qui balancent leurs défauts et leurs petites manies, et grâce auxquelles ils s'attirent l'affection des protagonistes, et du narrateur lui-même. Ce dernier appelle ainsi Carlo « le bon Italien »⁷, ou « le cher Italien »⁸, et reconnaît la sympathie

5 DUCRAY-DUMINIL François Guillaume, *Petit Jacques et Georgette*, vol. II, Paris, Le Prieur, An II, pp. 151-152.

6 *Ibid.*, vol. III, Paris, Belin fils, 1811, p. 72.

7 DUCRAY-DUMINIL François Guillaume, *op. cit.*, Bruxelles, B. Le Francq, 1789 (vol. III), p. 84.

8 *Ibid.*, vol. IV, p. 149.

qu'il porte à Bonnin : « Quoique je ne sois qu'historien, j'aimais Bonnin avec tous ses ridicules ; Bonnin avait la manie d'en savoir plus que tout le monde, mais Bonnin avait un bon cœur : il était sensible et généreux »⁹.

1.2. *Personnages secondaires*

La deuxième catégorie repérable dans le corpus est beaucoup moins homogène. En relèvent tout d'abord des étrangers qui n'apparaissent dans le roman que de façon ponctuelle. C'est le cas de Frank, un Allemand qui essaie de protéger les jeunes protagonistes du roman *Petits Orphelins du Hameau* contre la baronne, leur ennemie. Comme il ne parle presque pas français, il doit convaincre les jumeaux de ses bonnes intentions par gestes : « il les serre dans ses bras, et les embrasse en témoignage d'amitié ; puis mettant sa main sur le cœur de chacun de ces aimables enfans, et sur le sien ensuite, il a l'air de leur dire : *Accordez-moi toute votre confiance ; que nos trois cœurs n'en fassent plus qu'un dès ce moment* »¹⁰. Or tous les étrangers ne sont pas aussi bienveillants. Le comte de Wilfax tombe amoureux de la marquise, l'une des protectrices de Jacques et de Georgette, laquelle, menacée par ce désir violent et non partagé, se voit obligée d'abandonner la capitale. Dès le début de cette aventure, le comte est décrit comme un vilain :

La Marquise, en fuyant Paris, avais aussi une autre raison très louable, et qui faisait l'éloge de sa délicatesse. Un Comte de Wilfax, Anglais d'origine, était éperdûment amoureux d'elle : cet homme, qui n'avait ni honneur ni probité, avait osé lui déclarer sa passion, du vivant même du Marquis d'Artigues ; et depuis la mort de son époux, la Marquise, qui avait tout à craindre de ce scélérat, s'était décidée à venir se cacher dans son château, ignoré de Wilfax, et propre à nourrir sa douleur par son site, et par mille objets qui devaient sans cesse lui rappeler la perte qu'elle avait faite¹¹.

9 DUCRAY-DUMINIL François Guillaume, *Petit Jacques et Georgette*, vol. IV, Paris, Belin fils, 1811, p. 158.

10 DUCRAY-DUMINIL François Guillaume, *Petits Orphelins du Hameau*, vol. II, Paris, Le Prieur, An X/1802, pp. 82-83.

11 DUCRAY-DUMINIL François Guillaume, *Petit Jacques et Georgette*, vol. II, Paris, Le Prieur, An II, pp. 26-27.

Malgré toutes ces précautions, le comte parvient à la retrouver : « le traître Wilfax, après l'avoir enlevée, l'avait conduite à une lieue au-dessous de Lyon, dans le château d'un de ses amis, aussi vicieux que lui. Là, il avait tenté toutes sortes de moyens pour vaincre sa vertu »¹². La marquise réussit cependant à s'échapper : elle alarme les autorités, suite à quoi le gouverneur de la province bannit « l'odieux Wilfax »¹³ de France. Il faut relever ici une tournure que R. Bourneuf et R. Ouellet qualifient de « formule frappante »¹⁴, qui sert à renforcer le caractère ouvertement péjoratif attribué au comte dans les fragments cités. Chez Ducray-Duminil, il s'agit d'un adjectif qualificatif (« l'odieux Wilfax ») ou d'un substantif (« le traître Wilfax ») liés au nom du personnage pour signaler dès l'abord le rôle soit positif, soit négatif, qu'il est appelé à jouer dans l'intrigue¹⁵.

Une autre catégorie est formée par les nombreux personnages d'étrangers qui sont les protagonistes d'histoires enchâssées ; l'exemple le plus frappant en est assurément le récit du destin de Palmira de Mahomet. Pour mieux comprendre son rôle dans cette partie du roman, il faut retracer, dans les grandes lignes, l'histoire de la famille Saint Pry. Le maréchal Saint Pry rêvait depuis toujours d'un fils et successeur qui pourrait surpasser sa brillante carrière militaire. Hélas, il n'eut qu'une fille unique, Adèle, qu'il décida d'élever comme un garçon : il lui fit donc revêtir un uniforme et lui donna l'éducation qui convenait à un futur soldat. Vers la fin de sa vie, le maréchal eut enfin un fils qu'il appela Jules, le prénom que se donnait Adèle lorsqu'elle voulait se faire passer pour un homme. Après la mort du patriarche, ce fut à Adèle,

12 *Ibid.*, vol. III, Paris, Belin fils, 1811, p. 119.

13 *Ibid.*, p. 120.

14 BOURNEUF Roland, OUELLET Réal, *L'Univers du roman*, Paris, PUF, 1981, p. 200.

15 Dans notre corpus, Wilfax n'est pas le seul Anglais qui tente d'enlever la femme dont il est tombé amoureux après qu'elle avait rejeté ses avances. Jack se montre encore plus déterminé : quand sa bien-aimée, qu'il avait enlevée, est parvenue à s'enfuir, il l'a retrouvée et « dans son baragouin moitié français, moitié anglais, lui jurait qu'il ne se fierait plus à ses promesses, et qu'il ne la laisserait plus échapper une seconde fois » (DUCRAY-DUMINIL François Guillaume, *L'Hermitage Saint-Jacques, ou Dieu, le Roi et la Patrie*, vol. IV, Paris, Ménard Fils, 1815, p. 53).

déjà veuve du comte de Mersan, de s'occuper de son jeune frère. Ayant reçu une éducation militaire, la comtesse aimait encore se déguiser en officier, porter « son » uniforme et voyager sous l'identité de Jules Saint Pry. Un jour, à Strasbourg, une femme s'approcha d'elle et lui fit de vifs reproches ; le lecteur fait alors la connaissance de Palmira. Il apprend qu'elle est actrice et que

Palmira n'est point son [véritable] nom ; elle s'appelle Julie Crammer, et elle est anglaise d'origine ; mais comme elle prétend avoir eu toujours beaucoup de succès dans le rôle de Palmira de Mahomet, elle a changé ce nom en celui de Palmira, qu'elle s'est donné comme font tous les gens de sa profession¹⁶.

Adèle se rendit compte que cette femme la prenait pour un ancien amant et tâcha de lui faire entendre qu'elle se trompait sur son identité, mais en vain. Cette méprise se renouvela plusieurs fois, jusqu'à ce que le mystère soit résolu : c'était le vrai Jules qui avait eu une affaire avec Palmira mais qui, après une nuit de passion, lui avait laissé un portrait de sa sœur déguisée en officier pour l'empêcher de le retrouver. Ses remords ne suffirent pas à changer le cours de l'histoire, qui se termine de façon tragique. Palmira lui confie son fils, le fruit de leur relation secrète, lui aussi prénommé Jules, puis elle se suicide avec du poison. Avant d'expirer, elle trouve encore la force de prononcer ces paroles :

Ma faute est d'avoir aspiré à votre main, monsieur le colonel ; mais je me sentais un orgueil au-dessus du rang que le sort m'avait assigné dans le monde. Le cœur ne connaît point les distances, sur-tout le mien qui est né brûlant. - Mais n'y aurait-il point un secours prompt... - A mes maux ! aucun :

*J'ai fait passer dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes !....*

16 DUCRAY-DUMINIL François Guillaume, *Paul, ou la Ferme abandonnée*, vol. III, Paris, Le Prieur, 1802, p. 119.

Palmira, à ses derniers momens, se souvenait encore de sa profession, et citait à propos, ainsi qu'on le voit, deux vers de la tragédie de Phèdre. On lui apporta son fils ; elle l'embrassa, le recommanda encore à Saint-Pry, à sa sœur, et mourut aux yeux de nos amis, consternés de ce douloureux événement¹⁷.

Le personnage de Palmira correspond assez bien aux clichés de l'époque concernant les Anglais. Selon Jean-François Dubost, « c'est dans la seconde moitié du XVIII^e siècle seulement que le stéréotype «classique» s'impose : mangeur de roast beef, l'Anglais est sombre, mélancolique (ce qui peut le pousser au suicide) et misanthrope, ce qui se traduit par une volonté de se singulariser à tout prix »¹⁸. Force est de constater que Jack et le comte Wilfax diffèrent nettement de cette représentation du caractère britannique. Graham Gargett croit que « dans la France des Lumières les philosophes et leurs alliés admirent et veulent imiter les Anglais, alors que les conservateurs les détestent comme hérétiques et comme rebelles »¹⁹; l'image véhiculée par les deux Anglais précédemment cités est sans doute proche de cette dernière perception.

Enfin, parmi les personnages secondaires des romans à l'étude se trouvent aussi des indigènes, lesquels forment une catégorie à part, leur statut d'étrangers se fondant non sur leur nationalité, mais plutôt sur des différences d'ordre culturel et civilisationnel. Leur situation évoque en outre, spontanément, toute une série de phénomènes sociaux, notamment l'esclavage. La description qui en est faite dans les premiers romans de Ducray-Duminil est plutôt objective. On peut prendre comme exemple l'un des personnages de *Lolotte et Fanfan*, Jerwik, qui, après avoir été emprisonné par « les Caraïbes », explique que la majorité des stéréotypes répandus sur ce peuple est fausse :

17 *Ibid.*, pp. 135-136.

18 DUBOST Jean-François, « Les stéréotypes nationaux à l'époque moderne (vers 1500 - vers 1800) », *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, tome 111, n°2, 1999, p. 672.

19 GARGETT Graham, « Perception des Anglais et des Irlandais dans la littérature française à l'époque des Lumières », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 2002, n°54, p. 230.

[on] a débité en Europe les plus hardis mensonges sur ces habitants des îles Antilles : on les a peints féroces, sanguinaires & ne se nourrissant que de chair humaine : rien de plus faux. Ils sont antropophages, il est vrai ; mais par accident & sans goût national »²⁰.

Jerwik souligne qu'ils « ont beaucoup de compassion pour les femmes & les enfans ; & s'ils mangent leurs ennemis, c'est en guerre, c'est dans l'empchement de la fureur, dans la chaleur du triomphe, & sur le champ même de leur victoire »²¹. Il ajoute que « [...] bien loin d'être féroces & cruels, comme on les peint en Europe, les Caraïbes au contraire sont industrieux, pieux & spirituels », et il soutient finalement que « de tels Peuples assurément, ne doivent pas être assimilés à des bêtes sauvages »²². Dans son troisième roman intitulé *Petit Jacques et Georgette*, Ducray-Duminil va encore plus loin en donnant la parole à Zinémi, lui-même membre d'une tribu indigène. Selon lui, les indigènes forment un groupe très hétérogène, et il faut bien distinguer entre certains « sauvages féroces et sanguinaires » et d'autres qui « sont bien plus humains et bien près des mœurs des nations civilisées »²³.

Dans son troisième roman intitulé *Petit Jacques et Georgette*, Ducray-Duminil va encore plus loin en donnant la parole à Zinémi, lui-même membre d'une tribu indigène. Selon lui, les indigènes forment un groupe très hétérogène, et il faut bien distinguer entre certains « sauvages féroces et sanguinaires » et d'autres qui « sont bien plus humains et bien près des mœurs des nations civilisées »²⁴. Il termine sa harangue de la façon suivante :

osez les appeler barbares ! osez dire qu'ils n'ont point de sentimens, point de raison ! Non, sans doute, ils n'ont point cet instinct délié que les Euro-

20 DUCRAY-DUMINIL François Guillaume, *Lolotte et Fanfan*, vol. I, Bruxelles, B. Le Francq, 1789, p. 108.

21 *Ibid.*, p. 117-118.

22 *Ibid.*, p. 120.

23 DUCRAY-DUMINIL François Guillaume, *Petit Jacques et Georgette*, vol. IV, Paris, Belin fils, 1811, p. 90.

24 DUCRAY-DUMINIL François Guillaume, *Petit Jacques et Georgette*, vol. IV, Paris, Belin fils, 1811, p. 90.

péens appellent la raison par excellence, et qui leur cause tant de maux et tant de biens ; mais ils ont cette bonne raison de la nature, qui leur indique de ne faire que ce qu'ils permettent qu'on leur fasse, et ils sont heureux, et ils vivent en bonne intelligence, dans leur intérieur toutefois, car ils connaissent la guerre de nation à nation ; et s'ils abusent de ce fléau terrible, c'est qu'ils connaissent l'ambition, l'ambition qui se trouve par-tout où il y a seulement deux hommes et un coin de terre !²⁵

Toutefois, cette approche modérée et globalement favorable aux indigènes ne se retrouve pas dans les œuvres ultérieures de Ducray-Duminil. Ainsi, dans *Elmonde, ou la Fille de l'hospice* (1805), le capitaine Fréming, dont le frère a été victime des machinations d'une esclave, affirme que

les nègres conservent long-tems le ressentiment de ce qu'ils regardent comme une injure. Réfléchis, lents et cruels dans les vengeances qu'ils exercent, on a vu des effets épouvantables de leur mésintelligence et de la haine qu'ils avaient jurée à leurs maîtres²⁶.

Dans le discours de Fréming, son frère devient « un second Joseph » tandis que Zabé, l'amante noire de ce dernier, est qualifiée de « nouvelle Putiphar »²⁷. Le capitaine ajoute encore à propos de cette dernière, que « son ame atroce, et plus noire que sa laide figure, ne tarda pas en effet à descendre aux enfers »²⁸. Comment expliquer ce changement d'attitude de la part de l'auteur ? La facilité extraordinaire avec laquelle Ducray-Duminil était capable de s'adapter à la réalité politique instable et aux modes de son époque laisse à penser que l'intérêt qu'il porte à la condition des indigènes dans ses premiers ouvrages est lié à l'essor du mouvement abolitionniste, particulièrement actif à cette période. Comme il évite les sujets controversés, le thème de l'esclavage est très peu développé dans

25 *Ibid.*, pp. 92-93.

26 DUCRAY-DUMINIL François Guillaume, *Elmonde, ou la Fille de l'hospice*, vol. III, Paris, Dentu, 1805, pp. 58-59.

27 *Ibid.*, p. 59.

28 *Ibid.*, p. 60.

ses romans. On le trouve, notamment, dans *Jean et Jeannette, ou les Petits aventuriers parisiens*, quand Damisse et Zerby, deux jeunes serviteurs noirs du chevalier de Saint-Amand, parlent des mauvais traitements qu'ils ont reçus de leur précédent maître :

l'autre [maître] battait moi, sœur, père et mère à nous. Oh ! premier maître faire nous rouer de coups pour moindre négligence. Lui était Français aussi, mais pas aussi bon Français que M. le chevalier !... Quand M. le chevalier est venu, depuis six ans, bonheur, joie et plaisir être entrés avec lui dans la case²⁹.

La volonté de Ducray-Duminil d'atteindre une certaine objectivité dans le traitement de la question de l'esclavage se perçoit nettement dans ce court fragment, qui oppose la cruauté du premier maître français de Damisse et de Zerby à l'image idyllique de la relation qu'ils entretiennent avec Saint-Amand. Cela dit, l'auteur évite de s'impliquer ouvertement dans le débat abolitionniste.

2. Fonctions des personnages étrangers chez Ducray-Duminil

L'étude des fonctions remplies par les étrangers mis en scène dans les romans du corpus montre qu'ils servent le plus souvent de prétexte pour introduire certains motifs dans le récit, tels que la description d'endroits plus ou moins lointains, censée satisfaire le désir d'exotisme du lecteur tout en l'instruisant par l'apport de nombreuses informations sur d'autres cultures et d'autres peuples que les siens. On peut citer ici, à titre d'exemple, les trente-six pages de description de Rome et des coutumes romaines dans *Petit Jacques et Georgette* ou les douze pages sur « les Royaumes de Fez & de Maroc »³⁰. La condition et les expériences

29 DUCRAY-DUMINIL François Guillaume, *Jean et Jeannette, ou les Petits aventuriers parisiens*, vol. IV, Paris, Corbet Aîné, 1838, pp. 43-44.

30 DUCRAY-DUMINIL François Guillaume, *Petit Jacques et Georgette*, vol. II, Paris, Le

de ces mêmes personnages prennent souvent une portée emblématique et sont alors prétexte à des développements moralisateurs, omniprésents dans les ouvrages de Ducray-Duminil. C'est le cas de Palmira et de son fils, Jules, qui,

à l'âge de douze ans, promettait d'avoir des talents, et de devenir le jeune homme le plus aimable et le plus intéressant ; mais on ne lui parlait jamais de sa mère ; car monsieur de Saint-Pry, tout en regrettant Palmira, tout en s'accusant des malheurs de cette infortunée, ne pouvait s'empêcher de rougir, quand il regardait son fils, en pensant qu'il devait le jour à une femme que ni lui ni son père ne pouvaient avouer dans la société. Tant il est vrai que les erreurs de la jeunesse couvrent souvent de honte plusieurs générations, et influent sur le reste de la vie des êtres sensibles et délicats !³¹

Les personnages d'étrangers interviennent également, dans les ouvrages de Ducray-Duminil, au niveau structurel : ils permettent de complexifier l'action, ou de la prolonger ; ils peuvent encore être les détenteurs d'un secret concernant le protagoniste qu'ils sauront garder jusqu'au dénouement. Tel est le cas de Frank, « ce domestique allemand, qui n'entend pas un mot de français, ce Frank en qui Bénédit, comme inspiré du ciel, met, sans le connaître, une confiance sans bornes ». Comme il ne parle pas français, il « va s'exprimer dans toute cette scène par signe, à la manière des muets »³². Or le fait qu'il ne parle qu'allemand n'est pas une simple coïncidence : il peut ainsi endosser le rôle de protecteur des jumeaux, dont il détient la clé du mystère de leur naissance, ayant été un ancien serviteur de leur père, sans pouvoir néanmoins leur révéler ce secret. Peu à peu, il trouve des moyens pour communiquer plus aisément avec les enfants :

Quel dommage que Frank ne puisse être interrogé, ni répondre que par signes ! Comme ils se consultent, Frank tire de sa poche un petit livre qu'il

Prieur, An II, p. 125.

31 DUCRAY-DUMINIL François Guillaume, *Paul, ou la Ferme abandonnée*, vol. III, Paris, Le Prieur, 1802, p. 138.

32 DUCRAY-DUMINIL François Guillaume, *Petits Orphelins du Hameau*, vol. II, Paris, Le Prieur, An X/1802, pp. 82-83.

leur montre. Ce livre, Bénédit le prend et l'ouvre : c'est une espèce de petit dictionnaire de mots allemands traduits en français, Frank leur fait comprendre qu'il apprend le français dans ce livre ; mais comme il n'est qu'allemand et français, et non français et allemand, il ne peut y saisir que des mots insignifiants, sans qu'un interlocuteur, qui ignore l'allemand, ait la facilité d'y assembler des phrases. Frank est le seul qui trouve le moyen de se faire un peu entendre par-là. Par exemple, il prend du papier, et écrit ces mots, qu'il cherche dans les mots allemands, et qu'il traduit ainsi : *Moi, ignorer, français, commencer, apprendre.*

Frank ne peut traduire que des verbes ou des substantifs. Il écrit de nouveau : *Moi, savoir, vous, malheurs.* Les enfans comprennent qu'il leur dit qu'il sait tous leurs malheurs³³.

Cette scène montre l'art consommé de Ducray-Duminil pour susciter et prolonger le suspens dans ses ouvrages. Le recours au dictionnaire nous approche de la résolution du mystère mais, vu que ce n'est que le deuxième volume du roman, la vérité ne peut pas être encore révélée : le fait que la partie franco-allemande du dictionnaire soit manquante introduit un obstacle qui réajuste le tempo narratif en suscitant un ralentissement considérable dû à la difficulté, pour les autres personnages, de saisir les explications données par Frank. Ce n'est que deux volumes plus tard que « ce généreux Allemand, qui a un peu étudié le français »³⁴, fait retour dans l'histoire, étant à même de retracer de façon plus détaillée l'histoire familiale d'Achille et de Bénédit.

Enfin, certains des personnages à l'étude jouent un rôle important dans la formation des protagonistes. Dans *Alexis, ou la Maisonnette dans les bois*, le changement de caractère du personnage éponyme est annoncé dès la préface et présenté comme l'un des enjeux principaux du récit ; on y souligne également l'importance du rôle joué par Carlo Sciocco dans ce processus :

l'Italien qu'il rencontre dans la troisième partie, est un fou qui, mis en opposition avec mon Héros, ne contribue pas peu à le corriger. Sa morale, ses

33 *Ibid.*, pp. 126-127.

34 *Ibid.*, vol. IV, p. 224.

principes sont si différens de ceux d'Alexis, que le choc des contrariétés doit nécessairement opérer de bons effets sur ce dernier³⁵.

Pour conclure, on peut estimer que la présence des étrangers dans les romans de Ducray-Duminil répond à la volonté d'introduire une touche exotique, fort prisée des lecteurs, mais qu'elle participe également de la vocation du romancier à plaire et à instruire tout à la fois. Telle est bien la visée des longues descriptions de pays et de régions plus ou moins lointains qui émaillent les romans du corpus. Par ce truchement, l'écrivain transmet de nombreuses leçons concernant l'art, l'histoire, la géographie, etc., sous une forme attrayante, l'agrément de la fiction recouvrant les contraintes de l'apprentissage. Étant donné que les lecteurs de l'époque, dans leur grande majorité, ne voyageaient jamais à l'étranger, ni parfois même hors de leur province, la possibilité d'effectuer un voyage littéraire, avec toutes les découvertes qu'il entraîne, représentait sans doute pour eux une belle aventure. Le choix de mettre en scène un étranger s'explique aussi au niveau structurel, notamment par la nécessité de prolonger le suspens de certains passages ou de limiter les informations données au lecteur sur un mystère qui ne doit être dévoilé qu'à la toute fin de l'ouvrage. Les difficultés à communiquer, que rencontre Frank en raison de sa non-maîtrise du français et dont on a fait mention dans la section précédente, relèvent de cette stratégie narrative. En dernier lieu, l'introduction d'étrangers dans la fiction sert à diversifier le contenu moral des romans de Ducray-Duminil, l'auteur pouvant faire triompher la vertu et punir le crime, comme il le fait dans tous ses ouvrages, mais aussi montrer que tous les gens se ressemblent et que les joies, les peines et les dilemmes éthiques auxquels ils sont confrontés sont communs à tous les êtres humains.

35 DUCRAY-DUMINIL François Guillaume, *Alexis, ou la Maisonnette dans les bois*, vol. I, Bruxelles, B. Le Francq, 1789, p. XV.